

6.7g.

Cuisine, marché, théâtre

par Vilém Flusser

Artikles

N° 39/44

avril - mai 1977

ment des esclaves. Nécessairement: car ils vivent dans l'ordre naturel de l'éternel retour, dans le non-sens, c'est-à-dire: dans la nécessité. Cela implique, pour Platon, que toute libération des esclaves entraînerait, la disparition du marché et du théâtre, donc paradoxalement, l'esclavage total. Toute libération des esclaves entraîne, pour Platon, l'établissement de la cuisine totalitaire. Mais le même raisonnement implique que les citoyens de la République, les personnes libres, les politiciens, les artistes, ne peuvent pas gouverner. Car un gouvernement par des gens sur le marché (les techniciens) entraînerait la disparition du théâtre, donc de la sagesse. C'est pourquoi Platon ne permet pas aux «artistes» l'entrée au gouvernement, et pourquoi ce sont les seuls philosophes qui peuvent être roi. Dans l'utopie l'ordre économique est limité à la cuisine, et l'ordre politique au marché, l'ordre formel, et il est soutenu par l'économie et par les arts. Car le propos de la république est de permettre à une minorité de mener une vie contemplative dans la théorie, c'est-à-dire: dans un théâtre où la vérité est dévoilée.

Pour saisir le rôle que la cuisine joue dans la pensée classique, et surtout dans la platonicienne (ce rôle d'infrastructure méprisée), il faut essayer de saisir la notion classique de «l'amour». «L'Eros» platonique est une élaboration de l'expérience homosexuelle. C'est l'amour que le jeune homme ressent pour son maître (spécifiquement l'amour qui lie, possiblement, Platon à Socrate). C'est un amour anti-économique: il ne produit pas d'enfants, donc ne mène pas dans le cycle naturel des générations. Mais c'est, aussi, un amour anti-politique: il ne produit pas une œuvre. C'est un amour purement formel, contemplatif. L'amour «pur», l'amour théorique, l'amour tout court. Et c'est cet amour platonique qui plonge la pyramide «cuisine-marché-théâtre» dans son climat

existentiel approprié: dans le climat de l'amour de la sagesse: «philosophia». La cuisine est «privée» («idiotique»), car on aime pas dans la cuisine. On y fait des enfants selon l'ordre cyclique naturel. Ne pas aimer, c'est ne pas avoir des idées, être homme privé, idiot. L'économie de la cuisine est précisément cette privatisation idiotique. L'absence de l'amour. Le marché est «public» («politique»), car on y aime mal. On y fait des enfants comme on fait des œuvres d'art, c'est-à-dire: pour réaliser une idée. Aimer mal, c'est appliquer les idées à la nature et ainsi les fausser. Le marché est politique précisément parce qu'il réalise les idées, les falsifie, et les échange en forme «d'opinions». Le faux amour. Seul dans le théâtre on aime bien, on est dans la théorie. On contemple les idées dans leur pureté. On ne les réalise pas, on n'a pas d'opinion, on voit la Dans la pensée classique ce sont les trois formes dans lesquelles se passe la vie humaine. Les seules formes. Nous pouvons vivre, selon cette pensée, dans la cuisine (dans l'ordre économique), dans le marché (dans l'ordre politique), ou dans le théâtre, (dans l'ordre théorique). C'est-à-dire: ou bien nous sommes des esclaves, ou bien des citoyens, ou bien des philosophes. L'ordre dans la cuisine est celui de l'éternel retour: on cuisine pour manger, et on mange pour pouvoir cuisiner. C'est l'ordre cyclique de la nature: jour et nuit, été et hiver, naître et mourir. L'ordre du marché est celui du tir: on tire sur un but, une œuvre, qu'on fait pour pouvoir échanger. C'est l'ordre linéaire de la liberté. Il est interrompu par des pauses: la production de l'œuvre est suivie par un temps de loisir. L'ordre du théâtre est celui de la logique et de la mathématique: on avance, dans cet ordre, vers des formes de plus en plus générales pour arriver jusqu'à la contemplation de la forme la plus générale et parfaite: celle de la beauté et bonté (Kallokagathia). C'est l'ordre hiérarchique de l'es-

prit qui cherche la vérité. Les trois formes de la vie humaine constituent une pyramide. La cuisine est la base du marché et le marché la base du théâtre.

Ou: la liberté est soutenue par l'esclavage, et la sagesse par la liberté. Il n'y a pas de liberté sans esclavage, ni de sagesse sans liberté. Sans esclave pour faire la cuisine il n'y a pas de théâtre: le public mourrait de faim. Sans acteur sur la scène pour faire des choses il n'y a pas de théâtre: le public n'aurait rien à contempler. Mais le but du théâtre n'est ni l'esclave qui fait la cuisine ni l'acteur qui fait des choses, mais le public qui ne fait rien qui contemple. Le marché justifie la cuisine, et le théâtre justifie le marché. La politique est la seule justification de l'économie, et la théorie est la seule justification de la politique. Le marché est composé de personnes économiquement indépendantes, (elles mangent sans être obligées de faire la cuisine). C'est pourquoi elles ont le loisir de faire des œuvres pour les échanger. La justification de la cuisine est ces gens-là. Le théâtre est composé de personnes politiquement indépendantes (ils contemplent des œuvres faites par autrui). C'est pourquoi ils peuvent contempler les «idées» qui se cachent dans les œuvres. La justification du marché se fonde sur ces gens-là.

La pyramide «cuisine-marché-théâtre», ou: «économie-politique-théorie», est articulée très clairement dans l'utopie platonicienne. Dans la République de Platon la grande majorité est formée par des esclaves, car sans cuisine il n'y a ni liberté ni sagesse, et tous ceux qui vivent dans la cuisine sont nécessaire-sagesse. La cuisine n'a pas d'amour; elle est pragmatique, idiotique. Le marché aime mal: il est dogmatique (échange des opinions). Seul le théâtre est théorique, philosophique: il a l'amour platonique. Pour nous, hommes du 20e siècle, le modèle est gagnant. Nous sommes obligés de

nous y reconnaître, tout en étant obligés à le refuser. Car nous ne pouvons quand même pas accepter ses conclusions. Nous ne pouvons pas accepter l'affirmation que la libération des esclaves entraîne nécessairement la totalitarisme de la cuisine, c'est-à-dire l'idiotie générale. Ni l'affirmation que la politisation générale entraîne nécessairement le totalitarisme du marché, c'est-à-dire l'élimination de la sagesse et sa substitution par des orthodoxies en lutte (en «échange»). Mais, quoique ça nous gêne, il nous faut considérer ce modèle. Car il n'est pas resté dans l'utopie.

Le féodalisme a réalisé le modèle platonicien pendant des siècles. Les serfs vivaient dans la «Cuisine», la bourgeoisie et l'aristocratie sur le «marché», le clergé dans le «théâtre». La justification de la servitude était le marché (c'est-à-dire les arts et les métiers), et la justification du marché (c'est-à-dire: de la politique, y compris la lutte contre les infidèles), était le théâtre (c'est-à-dire: la vie contemplative des moines). Le féodalisme est un système où l'économie soutient la politique, et la politique soutient la théorie, car tous les «états»: les serfs, la bourgeoisie, l'aristocratie et le clergé vivent pour l'«école», ce qui ne veut pas dire seulement le scolastique, mais aussi le loisir («scholé»).

La révolution bourgeoise (celle du mercantilisme comme celle du capitalisme) transforme le modèle platonicien. Le sommet de la pyramide est conquis par la bourgeoisie, c'est-à-dire: par la politique, les arts, la technique. La théorie est dégradée pour devenir, tout comme l'économie, un pilier du marché. La dégradation de la théorie en fonction de la technique est, d'ailleurs, à l'origine de la science moderne. Le philosophe (le moine, le scolastique) cesse d'être roi, et c'est le bourgeois (l'artisan, le banquier) qui lui prend la couronne. L'œuvre substitue la sagesse comme but de la vie, et le philosophe (le scientifique) devient serviteur du marché, tout comme l'ouvrier, lequel continue à jouer le rôle de la «cuisine» dans le modèle.

Notre siècle peut être considéré, dans ce modèle, comme la révolution de la cuisine contre le marché (et le théâtre). C'est le prolétaire (l'esclave) qui doit devenir roi. La politique, et la théorie, doivent servir à l'économie. On ne peut pas affirmer que le spectacle offert par les sociétés où la révolution a déjà eu lieu réfute cette prévision platonicienne. Mais on peut argumenter que Platon ignorait la transformation opérée dans le marché et dans le théâtre par la bourgeoisie moderne. La théorie n'est plus contemplation des idées, mais manipulation des idées en fonction de la technique. Et l'art n'est plus

artisanal, mais fondé sur des théories scientifiques, il est technique. C'est pourquoi on peut produire des cuisines automatiques. La libération totale des esclaves est devenue possible: la cuisine fonctionne automatiquement. Tous peuvent manger, et personne n'est obligé de faire la cuisine. C'est cela la différence entre l'utopie platonicienne et l'utopie socialiste; selon le socialisme on peut transformer la république en cuisine automatique (libérer l'humanité de la détermination économique), et tous peuvent se promener sur le marché (faire des œuvres), ou aller au théâtre (vivre pour la théorie). Les pays dits «socialistes» n'y sont pas parvenus par accident (par erreurs commises dans la théorie et dans la politique, c'est-à-dire au théâtre et sur le marché). Donc: on peut retourner la pyramide platonicienne (faire une «révolution copernicienne» du platonisme) sans courir le risque de l'idiotie universelle, du totalitarisme de la cuisine.

Mais quand on observe ce qui se passe sur le marché et dans le théâtre des pays «non encore» socialistes (c'est-à-dire: quand on observe la dite «culture de la masse»), on redevient platonicien. La cuisine a envahi et le marché et le théâtre, elle économise et la politique et la recherche dite «pure», elle domine et l'art et la philosophie. Dans ce contexte «d'idiotisation» totale se place l'action de la *Société civile immobilière du mètre carré Fred Forest*, la vente aux enchères de mètres carrés artistiques à l'espace Cardin. Le propos de cette action a été de montrer, concrètement, comment tourne le cercle idiotique de l'éternel retour dans une situation dominée par la cuisine comme la nôtre. Comment tout devient ingrédient des mots économiques qu'on prépare dans la cuisine totalitaire, pour être mangés (consommés) afin de permettre qu'on fasse des mets nouveaux pour être mangés.

La méthode de la Société immobilière est la suivante: elle transforme d'abord la cuisine en marché, et ensuite le marché en théâtre. Elle retire d'abord des morceaux du bouillon économique (des «terrains») et elle les transporte sur le marché (elle les vend aux enchères). Bien sûr: le marché immobilier n'est pas un «marché» au sens platonicien. Le terrain n'est pas une œuvre produite par un artiste. Du point de vue platonicien le marché immobilier est une cuisine, et les marchands immobiliers sont des idiots. D'ailleurs le marché immobilier est un exemple parfait de l'absurde du cycle économique. Mais c'est précisément où l'action de la Société immobilière s'installe. Elle transforme le marché immobilier en marché au sens platonicien. Le

mètre carré artistique est une œuvre. Le marchand immobilier devient artiste. L'absurde du cercle économique est rompu. C'est pourquoi l'action de la Société immobilière est une action «politique» au sens platonicien: elle transforme l'idiotie économique du marché immobilier en art.

Mais ensuite la Société immobilière transforme le marché (qu'elle a produit) en théâtre. La vente aux enchères est un «spectacle», une chose contemporelle, une théorie. Bien sûr: les expositions artistiques et les dits «événements» ne sont pas du théâtre au sens platonicien. On n'y va pas pour découvrir la vérité par la méthode de la logique et de la mathématique. On n'y va pas par «amour par des idées». Les expositions et les événements artistiques sont, au sens platonicien, des cuisines: on y consomme des opinions pour en faire d'autres, on y est dans le cycle économique de l'éternel retour. Mais la vente aux enchères du mètre carré artistique est un théâtre au sens platonicien. Le mètre carré artistique est une «idée» (une forme, une essence), il est en effet l'idée même de l'œuvre d'art, élaborée logiquement et mathématiquement. Quand on va à la vente aux enchères à l'espace Cardin, on y va pour contempler une idée pure, une théorie de l'art et du marché, donc une forme éternelle. On y va par amour des formes, par «éros». Donc: l'action de la Société civile immobilière transforme le marché en théâtre, en exposant à la contemplation théorique l'essence de l'art.

La Société civile immobilière avance dans la direction exactement opposée au progrès de l'Age moderne. Les diverses révolutions modernes ont transformé d'abord le théâtre en marché. Elles ont fait de la théorie une technique, de la sagesse un art, et de la vérité une opinion. Ensuite elles ont transformé le marché en cuisine. Elles ont fait de la politique une stratégie économique, de l'art un objet de consommation, de l'opinion la consommation d'un message. La Société civile immobilière transforme d'abord la cuisine en marché. Elle fait d'un terrain une œuvre d'art. Ensuite elle transforme le marché en théâtre. Elle fait de l'œuvre d'art une idée «pure», logique, mathématique. Or: renverser la direction d'un processus c'est être «radical» au sens exact de ce terme. La radicalité est la recherche des racines, donc le retour aux origines. L'action de la Société civile immobilière est une action radicale dans ce sens, qui est le seul vrai sens. Il faut espérer que cette radicalité soit évidente pour tous, y compris ceux qui n'ont pas lu la République de Platon. Le propos de cet essai est de contribuer à une telle évidence.